

CHEZ EUX

Sans comprendre, la vieille Allemande baissa la tête et rentra dans la maison où les trois jeunes soldats la suivirent. Ils riaient derrière son dos, se poussaient du coude, plaisaient avec d'autant plus d'aisance qu'ils avaient vu tout de suite qu'elle ne comprenait pas. Marchant péniblement, courbée en deux, elle leur montra les lits et puis, se redressant vers eux, elle leur adressa quelques mots. Ils se regardèrent.

—Qu'est-ce qu'elle dit?

Ils se prirent à rire.

—Tu parles d'une rombière!

—Pige-moi un peu le casse-noisette.

Mais la vieille, sans essayer plus longtemps de dissiper le malentendu naturel qui sépare les gens qui ne parlent pas la même langue, se mit, posément, silencieusement, à sortir des draps propres. Les trois gars descendirent dans la grande salle du rez-de-chaussée et, installés autour de la table, commencèrent à fumer comme chez eux. L'un d'eux ouvrit le buffet et en sortit trois verres, où l'on versa le vin des bidons. La conversation prit une allure plus animée.

La vieille, cependant, était descendue. Quand elle vit les trois soldats autour de la table, elle alla prendre un objet sur le fourneau et puis, sans un mot, s'approcha d'eux avec le café bouillant. Il y eut des exclamations joyeuses.

—Du café! Mais t'es un frère, ma vieille!

—A ta santé, vieille bique!

Et, levant leurs verres, ils firent un beau charivari en son honneur. Elle répondit par quelques mots allemands, en souriant, et avec volubilité. Ils répliquèrent et il y eut une courte et étrange conversation, qui se termina par de grands éclats de rire. Entre ses lèvres décolorées, la vieille laissa voir deux gencives rouges.

Soudain l'un des gars jura.

—Il ne vaut rien ton café! Camelote! Ersatz!

—Empoisonneuse! cria le second.

Quant au troisième, il vida son verre sur le sol.

Elle, sans s'émouvoir, alla s'asseoir près du fourneau.

Les soldats se rabattirent sur le pinard. Leurs bidons furent vite liquidés. Ils se remirent à jurer et à plaisanter. La vieille, dans son coin, ne paraissait plus les voir.

Soudain Guidet, le plus déluré, se leva et s'avança en ricanant vers une commode, au-dessus de laquelle trônait le portrait d'un sous-officier allemand.

—Vous n'avez pas vu ça, les gars?

—Les yeux pour nous narguer! J'vais bien te montrer que tu me fais pas peur, tête de Boche!

Et il s'inclina jusqu'à terre devant le portrait, se mit au garde-à-vous, fit le salut militaire, en mêlant à ces simagrées des plaisanteries et des gestes hostiles. Ses deux camarades riaient à se tordre, tapaient sur la table, l'excitaient, se levaient à leur tour et le singeaient. Et puis ils burent à la santé de l'Allemand, placèrent un bidon devant sa bouche, firent semblant de lui tirer le nez. Enfin Guidet déclara:

—On t'a assez vu, le museau!

Et il retourna le portrait du côté du mur.

Tous trois vinrent alors se rasseoir et continuèrent à rire et à plaisanter un bon moment. Ils ne paraissaient absolument pas se rappeler qu'ils n'étaient pas seuls dans la pièce.

Mais voilà que Guidet, s'étant tourné par hasard, dit tout à coup aux deux autres d'une voix changée et assourdie:

—Eh là! les gars, pigez donc la vieille.

Ils regardèrent: près du fourneau, la femme était dans la même position que tout à l'heure: à demi courbée sur sa chaise et les yeux fixés sur le sol. Mais maintenant tout son corps—les bras, les mains surtout—tremblait fébrilement, et le long des joues desséchées glissaient des larmes.

Les trois petits soldats ressentirent comme un malaise. Ils se turent et se retournèrent du côté de la table, sans oser lever les yeux.

Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, fumant et ne parlant pas, tout pleins de pensées lourdes.

Ce fut la vieille qui, ne les entendant plus, fit un mouvement vers eux. Sa chaise craqua légèrement. Les trois garçons tressaillèrent et ne purent s'empêcher de la regarder: ils virent alors la détresse d'un vieux visage ravagé, où, d'un mouvement machinal, deux lèvres répétaient faiblement: "Mein Sohn."

—Son fils, murmura Guidet, qui avait entendu ce mot-là quelque part.

Et ils comprirent que ce fils était mort.

Ils ne purent pas soutenir son regard. Ils baissèrent tous trois la tête. Il leur vint des pensées plus précises: peut-être l'image de vieux parents, très loin de là, dans les campagnes françaises. Ce n'est qu'au bout de longues et pesantes minutes que l'un d'eux trouva la force de dire:

—Peut-être bien qu'on pourrait aller se coucher.

Ils se levèrent. Ils tournèrent un instant dans la pièce, gauchement, sans regarder la vieille. Guidet finit par dire à mi-voix:

—On a cherré.

Cet aveu les soulagea tous les trois. Ils ramassèrent leurs bidons, leurs musettes. Et soudain, d'un même mouvement, ils se dirigèrent ensemble vers la commode: deux mains prirent le tableau de l'Allemand, le remirent à l'endroit.

Mais il n'étaient pas encore tout à fait à l'aise. On ne pouvait quitter la vieille ainsi. Ils se poussaient vers elle, accrochés l'un à l'autre, la main machinalement tendue. Et ce fut Guidet qui parla pour les trois. Il dit:

—Bonne nuit, grand mère.

JEAN-JACQUES BERNARD.

GESTES DE POULE

On demandait dernièrement au maréchal Foch ce qu'il pensait de Lloyd George.

Le maréchal répondit: "On ne pourra jamais rien obtenir avec lui; il n'a pas la même idée deux instants de suite; c'est une poule qui picore... un petit tas... puis un autre petit tas."

Quelqu'un répliqua: "Qui picore, soit! mais qui égratigne aussi nos plates-bandes."

Il existe 375 jeux de "patience."

MON FILM

L'autre jour, une jeune personne assez décolletée et plutôt écourtée est entrée dans l'église Notre-Dame-de-Lorette et, rencontrant un prêtre, lui a demandé d'un air très sérieux:

—Pardou, m'sieu l'abbé, est-ce que vous avez un saint pour la boxe?

—Vous dites, mademoiselle?

—Avez-vous un saint auquel je puisse faire utilement une neuvaine pour le grand Georges?

—Le grand Georges?

—Carpentier, si vous préférez. Vous comprenez, je voudrais connaître un saint sportif... Je lui demanderais de protéger notre champion dans sa rencontre avec Dempsey.

L'ecclésiastique ne parut pas autrement surpris: Notre-Dame-de-Lorette est une paroisse où on en voit bien d'autres!

—Mademoiselle, répondit-il avec un léger sourire, votre neuvaine aura un motif bien profane... Mais enfin l'intention est bonne et ne peut certainement pas nuire à celui que vous appelez le grand Georges. Des saints sportifs, nous n'en manquons pas: saint Georges précisément en est un. Il y a aussi saint Michel qui terrassa le dragon...

—Ça va, je choisis le premier... Il est tout indiqué!

Hélas! cette neuvaine n'a servi à rien. Carpentier a été battu.

C'est en vain aussi que, depuis tant de jours, on nous a dit, répété et prouvé de toutes façons que Carpentier devait vaincre: l'enthousiasme ne suffit décidément pas à créer la victoire, et la foi, qui déplace les montagnes, n'a pas déplacé le fatal coup de poing de Dempsey. Evidemment, c'est un coup dur, et pour ma part, j'en suis encore tout ébaubi.

Mais il faut savoir sourire à l'infortune. Français, réagissons, tenons bon, gardons une attitude qui prouve au monde que nous ne sommes pas abattus. Que nos adversaires et même nos amis disent en nous voyant relever le front après ce désastre:

"Tout de même, les Français ont du ressort... C'est surtout dans le malheur que la France se montre vraiment un grand peuple!"

Carpentier est vaincu, c'est entendu, mais nous avons tout de même dans nos annales Tolbiac, Austerlitz, la Marne et les victoires répétées de Mlle Lenglen sur les joueuses de tennis du monde entier.

Donc, pas d'affolement... Que la prochaine Bourse soit calme, que le gouvernement fasse, le plus tôt possible, des déclarations réconfortantes—il nous en a bien fait au lendemain de Charleroi—et que chacun, dans son milieu, fasse preuve de sang-froid et se montre, quand même, plein de confiance dans les destinées de la patrie.

Il me semble que ces paroles devaient être dites.

Je ne demande d'ailleurs pas l'affichage.—Clément Vautel.

TERRIBLE CYCLONE DANS LE MIDI DE LA FRANCE

Marseille.—Le cyclone qui s'est déchainé sur la région a causé une telle chute de grêle que les vendanges ont été ruinées. Des milliers d'habitations ont été détruites et la liste des morts est longue. En attendant l'arrivée des trains de secours, la consternation règne dans tout le pays.

UNE QUADRUPLE ALLIANCE EN VOIE DE PREPARATION

Londres.—La formation d'une quadruple alliance entre le Grande-Bretagne, les Etats-Unis, le Japon et la Chine est considérée comme chose possible par les diplomates qui ont entendu dire à M. Lloyd-George, à la chambre des communes, que des négociations auxquelles participaient les quatre pays en question se déroulaient.

QUELQUES PERLES

Lu dans un journal de N. O.
Mme X, la femme de la Y Bank de cette ville, est partie pour le Colorado. On ne nous a jamais avisé du mariage de la banque Y.

Dans une petite annonce d'un journal l'on peut voir:

On demande une cuisinière connaissant la langue française pour préparer deux repas par jour.

Ça c'est un comble, faut-il connaître le français pour cuire un beefsteak.

On lit dans un journal de X: "Nous apprenons la nomination au grade de chef d'escadron, du capitaine d'artillerie Blandin, gendre du regretté notaire Me Poussinet. C'est le commandant Blandin qui, quelques mois après sa mort, vint faire une conférence sur 'Les Tanks de demain.'"

Il devait être macabre ce conférencier...
Motif de punition parue à la décision du régiment d'infanterie, cantonné à X:

"Caporal Albéric Caillette: quatre jours. Ordre du lieutenant Giraud. A salué son supérieur d'une main moqueuse gantée de gant en peau d'officier."

Cette main moqueuse n'est déjà pas mal. Mais le gant en peau d'officier, ça frise le conseil de guerre.

LES EFFETS DE LA FAMINE EN RUSSIE

Paris.—D'étranges histoires parviennent à Paris de scènes de convulsion en Russie, où une bonne moitié de la population a rétrogradé jusqu'au niveau moral et intellectuel du moyen âge. Des bruits superstitieux circulent parmi les ignorants et excitent les esprits. Il se fait des migrations de peuplades d'un territoire à l'autre, les individus croyant qu'ils pourront trouver du pain américain ou bien qu'un nouveau czar vient de surgir dans certaine partie de la Russie qui va sauver la patrie. Il faudrait 3,000,000 de tonnes de blé pour sauver le peuple. Les paysans, sous les exactions des bolchévistes, ont cessé de semer plus que la quantité nécessaire pour chaque famille. D'ailleurs importerait-on du blé en Russie, le transport en serait difficile, tant de bêtes de somme ayant été abattues.

UN ETRANGE COMMERCE DE FEMMES ESQUIMAUX

Le Pas, Man.—Un rapport venant du nord annonce qu'un trappeur esquimau, se dirigeant vers un poste pour y vendre ses fourrures a disposé de quatre de ses femmes pour une livre de thé et un peu de tabac chacune. Les acheteurs sont des compatriotes revenant du poste Brochette, de la compagnie Hudson Bay, chargés de provisions. Deux de ces femmes ont été revendues un peu plus tard et l'une d'elles a changé de mains six fois, deux fois pour une livre de thé, une fois pour une boîte de lait condensé, une fois pour une tablette de tabac et une fois pour tranche de bacon. Comme le veut la coutume des Esquimaux, le premier mari de la femme vendue peut la racheter en payant le double de ce qu'il a reçu.

LES ENORMES RESSOURCES BANCAIRES DES ETATS-UNIS

Les Etats-Unis, dit l'agence "Paris-Télégrammes," sont aujourd'hui le pays le plus riche qu'ait jamais enregistré l'Histoire: leur fortune nationale est estimée à 300 milliards de dollars; l'ensemble de leurs ressources bancaires, sans compter celles des Banques du Système de Réserve Fédérale, dépassé 50 milliards de dollars. Ces ressources sont, par conséquent, supérieures à celles de toutes les autres banques du monde.

Mettez votre annonce dans l'Abeyille, vous obtiendrez de bons résultats.

CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA
CHERBOURG

MAURITANIA Aug. 11—Sept. 6
BRENGARIA Aug. 11—Sept. 23
AQUITANIA Aug. 13—Sept. 13

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

F. J. ORFILA
206 rue St. Charles

LIGNE FRANCAISE

NEW YORK—HAVRE

CHICAGO July 30
LEOPOLDINA Aug. 3
FRANCE Aug. 4

Pour tous renseignements s'adresser
Aux bureaux de la Compagnie,
F. ORFILA, Agent Général
206 rue Commune, Nouvelle-Orléans.